

L'épatant appétit de culture des Français

R habille-toi, Cassandra! Depuis le temps qu'on nous annonce la mort par K.-O. de la culture face aux nouvelles technologies, l'aube de cette année 2012 est porteuse d'une nouvelle qui donne chaud au cœur : les Français n'ont jamais été aussi friands de sorties, de spectacles et d'activités culturelles.

Ce n'est pas tant le chiffre de fréquentation du cinéma français cette année, qui, dopé par le phénomène *Intouchables* – près de 17 millions de spectateurs –, a encore augmenté de 4,2 % le record de l'année précédente, que sa lente progression qui est révélateur. Il faut remonter à 1966 pour retrouver une telle année miraculeuse. Ce ne sont pas non plus les hausses formidables du nombre de visiteurs qui se sont pressés au Louvre (8,8 millions), à Versailles (6,5 millions), au Centre Pompi-

dou (3,6 millions) ou au Musée d'Orsay (3,1 millions) qui nous surprennent que le fait qu'ils soulignent une tendance plus profonde visible dans les études statistiques des sociologues.

Le rapport dont nous rendons compte sur l'évolution des comportements culturels des Français entre 1973 et 2008 est ainsi riche d'enseignements. Que dit-il ? Que nous sortons plus, que nous écoutons plus de musique, que nous pratiquons plus aujourd'hui qu'il

Editorial

ya trente-cinq ans. S'il montre un tassement de la lecture – et pas seulement des journaux –, il dessine un Français consommateur d'arts et demandeur de partage. Trois Français sur dix ont une activité artistique aujourd'hui, contre

1,5 dans les années 1970. Ils apprennent un instrument comme jamais (+ 60 %), écrivent, peignent, font du théâtre (+ 100 % pour ces trois activités) ou vont aux cours de danse (+ 300 %).

On nous objectera que l'accès à la culture reste socialement inégalitaire, que ce sont avant tout de grosses machines qui produisent les chiffres cités plus haut. Reste qu'à l'heure d'Internet la tendance est rassurante. On nous prometait l'émiettement : une « home-culture » individualisée, personnalisée, solitaire devant des écrans muraux. On nous alertait sur un avenir promis au despotisme des ordinateurs et au décervelage des jeunes générations. C'est le contraire qui se produit. Dans un formidable mouvement de balancier, notre civilisation, qui produit de plus en plus de solitude, génère dans le même temps son

antidote : les Français se révèlent amateurs de grandes messes culturelles, d'événements réunissant amateurs, de théâtre, de concerts rock, de salles obscures où la table de l'écran est sans doute moins importante que la présence du lecteur, de l'« ici et maintenant », l'émotion partagée.

Faut-il relire Walter Benjamin ? Faut-il aller chercher dans *L'Œuvre d'art à l'heure de sa reproduction technique*, ouvrage anglo-allemand publié par le philosophe en 1936, des réponses à ce que l'on observe aujourd'hui ? La dématérialisation du produit, expliquant-il en gros, allait s'accompagner d'une quête de l'unique – du concert, de l'événement –, qui refaçonnerait ainsi en profondeur un paysage que, oui, disons-le, nous sommes aujourd'hui heureux de contempler. ■

Lire nos informations page 19

02 >
UK price £ 1,50
9 770395203614



35 ans d'une révolution culturelle de velours

Un rapport analyse l'évolution des comportements culturels des Français de 1973 à 2008. Edifiant et contrasté

Il y a des fois où les statisticiens du ministère de la culture se transforment en funambules. Une mission ô combien vertigineuse les attend : observer, quantifier les comportements culturels des personnes âgées de plus de 15 ans, à Paris, en région, en milieu urbain, en zone rurale... Garçons, filles, commerçants, étudiants, ouvriers, cadres supérieurs... Puis il faut affiner les résultats, plutôt mille fois qu'une, tant la question est sensible. A qui profite la culture ? La démocratisation culturelle a-t-elle eu lieu ? Ou pas... Combien de livres les Français ont-ils lus dans les douze derniers mois ? Combien de temps ont-ils passé devant la télévision ? Sont-ils allés au théâtre, au musée, au cinéma ? L'arrivée d'Internet et le temps consacré aux « écrans » ont-ils fait chuter la fréquentation des équipements culturels ?

Depuis le début des années 1970, cinq enquêtes intitulées « Pratiques culturelles » ont vu le jour – en 1973, en 1981, en 1989, en 1997 et en 2008 (elles ont été réalisées selon la méthode des quotas, lors d'un entretien en face-à-face au domicile de la personne interrogée. La taille de l'échantillon était de 2000 en 1973, 3 000 en 1981, 5 000 en 1989, 4 353 en 1997 et 5 000 en 2008). Les trois dernières enquêtes ont été pilotées par Olivier Donnat, sociologue au département des études, de la prospective et des statistiques (DEPS) au ministère de la culture et de la communication.

Les ouvriers calent toujours devant la porte d'entrée : un constat qui hérisse les directeurs de lieux culturels

Les tendances lourdes se confirment comme le montre l'infographie ci-contre : en hausse continue, la consommation de télévision (même si la nouvelle génération marque le pas), l'écoute de la musique, les sorties dans les établissements culturels (théâtres, musées, cinémas), avec un léger tas-

sement, toutefois, ces dernières années, du côté des bibliothèques.

L'enquête montre par ailleurs que la progression de la fréquentation des bibliothèques que l'on a pu observer jusqu'en 1997 est entièrement due au public féminin. Et pose cette question : la lecture pour les femmes, les écrans pour les hommes ? Le public masculin, à partir de l'adolescence, semble avoir délaissé les livres au profit des jeux vidéo, des nouvelles technologies. L'étude attire l'attention sur une certaine fracture de genre. Surtout dans les milieux populaires : à la question « *Avez-vous lu un livre durant les douze derniers mois ?* », 71% des femmes ouvrières répondent oui en 2008 (64% en 1973), contre 52% des ouvriers (alors qu'ils étaient 70% en 1973). Outre les livres, l'écoute de la radio et la lecture de quotidiens ont chuté.

Surtout, l'enquête pointe ce constat sociologique qui fait hérisser le poil de tout directeur de lieu culturel : ce sont les mêmes qui profitent le plus de la culture dite « institutionnelle » (cadres supérieurs et professions libérales) tandis que les ouvriers calent toujours devant la porte d'entrée : 44% des cadres supérieurs et des professions libérales sont allés au théâtre dans les douze derniers mois, selon l'enquête de 2008 (39% en 1973), contre 10% pour les ouvriers (6% en 1973). En revanche, les pratiques amateurs sont mieux réparties socialement. Surtout, elles se sont en partie déplacées sur Internet, avec l'essor des blogs. Les amateurs – ceux qui aiment une discipline ou la pratiquent – commentent les films, réalisent des vidéos en ligne, coproduisent des œuvres musicales ou cinématographiques.

Le ministère de la culture et de la communication publie, aujourd'hui, une analyse rétrospective de ces cinq études, comme s'il fallait tourner la page (Pratiques culturelles.culture.gouv.fr). Pourquoi ? Tout simplement parce que l'exercice a atteint ses limites. Olivier Donnat en donne un exemple précis, dans un document intitulé « Questions de mesure et d'interprétation des résultats ». La situation a beaucoup évolué depuis 1973, dit-il, avec l'arrivée de nouvelles disciplines (arts de la rue,

concerts de musique électronique) et de nouvelles pratiques (visionnage à domicile de vidéos ou de films, sans parler d'Internet). Or ces facteurs « perturbants » ne sont pas directement étudiés dans les dernières enquêtes – par définition, on ne peut pas mesurer l'évolution de la fréquentation des spectacles de rue depuis 1973, puisqu'ils n'étaient pas identifiés dans le paysage culturel...

Ensuite, le multimédia nous a fait entrer dans l'ère de la pluriactivité : depuis son ordinateur, on peut écouter de la musique tout en achetant en ligne un billet de spectacle, pendant que la machine télécharge un film – légalement, bien sûr. Les experts ne peuvent donc plus poser les questions comme avant, à l'époque où chaque activité occupait un temps distinct. Et il y a fort à parier que le questionnaire de la prochaine enquête sur les pratiques culturelles sera profondément remanié.

En attendant, l'étude attire l'attention sur le vieillissement des publics, tout particulièrement ceux du théâtre, des musées et aussi du cinéma. Les plus de 60 ans – génération 1968 – fréquentent assidûment les équipements culturels et compensent, pour l'instant, la relative désaffection de ces mêmes lieux par les nouvel-

L'étude attire l'attention sur le vieillissement des publics et pose la question de leur renouvellement

les générations. Mais il y a bien un jour où cet effet de vases communicants va s'arrêter. Du moins cette perspective pose-t-elle avec encore plus d'acuité la question du renouvellement des publics, et de l'éducation artistique des jeunes dès l'école.

Les cheveux grisonnants, on les voit jusque dans les concerts de rock. En 1973, le taux de fréquentation des concerts de jazz ou de rock (le fait d'avoir un assisté à un concert dans les douze derniers mois) dans la tranche d'âge

40-59 ans était de 2% ; or il s'établit aujourd'hui à 13%, tandis que la part des plus de 60 ans est passée de 2% à 4% durant la même période.

A tel point que, aujourd'hui, des directeurs de lieux jugent nécessaire d'installer davantage de sièges dans les salles, ou du moins d'opter pour des gradins modulables quand il s'agit de construire un

nouvel équipement. Sans surprise, la musique classique est la plus concernée par le vieillissement des amateurs : en 1973, l'âge moyen dans un concert de musique classique s'établissait à 39 ans ; il est désormais de 50 ans.

Puisqu'il est question de se projeter vers le futur, posons cette question délibérément provocan-

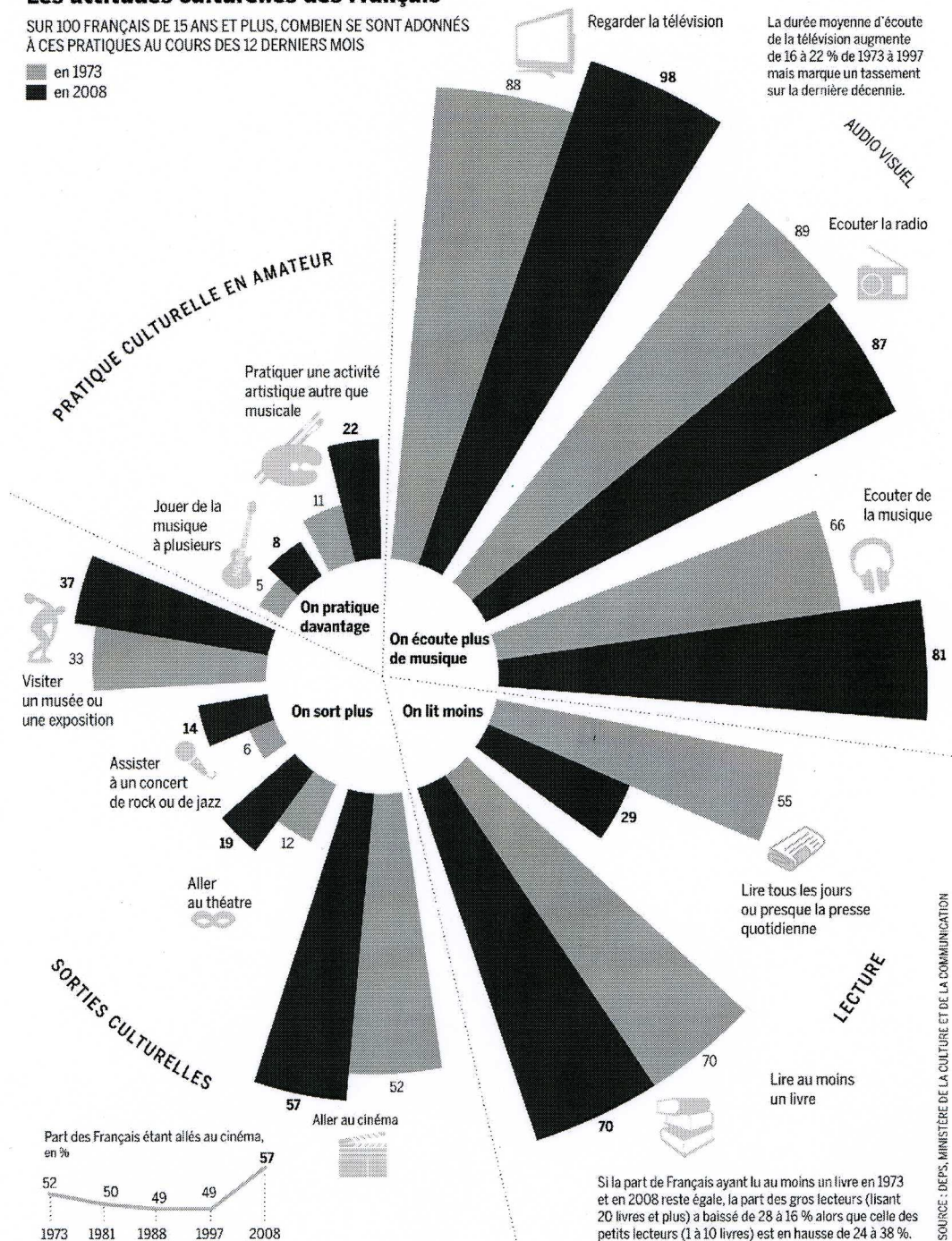
te : quel sera le public de la Philharmonie en 2020, la grande salle de concerts de musique classique actuellement construite par Jean Nouvel, qui devrait ouvrir ses portes en 2013, dans le Parc de La Villette, à Paris ? ■

CLARISSE FABRE

Les attitudes culturelles des Français

SUR 100 FRANÇAIS DE 15 ANS ET PLUS, COMBIEN SE SONT ADONNÉS À CES PRATIQUES AU COURS DES 12 DERNIERS MOIS

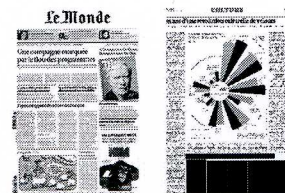
■ en 1973
 ■ en 2008



La durée moyenne d'écoute de la télévision augmente de 16 à 22% de 1973 à 1997 mais marque un tassement sur la dernière décennie.

Si la part de Français ayant lu au moins un livre en 1973 et en 2008 reste égale, la part des gros lecteurs (lisant 20 livres et plus) a baissé de 28 à 16% alors que celle des petits lecteurs (1 à 10 livres) est en hausse de 24 à 38%.

SOURCE : DEPS, MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION



« Ces pratiques avaient déjà évolué avant l'arrivée d'Internet »

Entretien

Olivier Donnat, sociologue au département des études, de la prospective et des statistiques (DEPS) au ministère de la culture, est l'auteur de l'analyse rétrospective des cinq enquêtes sur les pratiques culturelles des Français, réalisées entre 1973 et 2008.

En trente-cinq ans, il n'y a guère eu de rattrapage entre les pratiques culturelles des ouvriers et celles des catégories supérieures. Mais vous refusez l'idée que la démocratisation culturelle a échoué...

La société a considérablement changé depuis 1973 : un jeune ouvrier n'a plus les mêmes pratiques que ses parents. Et les cadres supérieurs d'aujourd'hui ne sont pas tous des héritiers. Les progrès de la scolarisation ont permis à des personnes d'origine modeste de devenir cadres, et d'acquérir des pratiques correspondant à leur nouveau statut, si l'on peut dire. Le diplôme reste le critère le plus important en termes d'accès à la culture.

La politique culturelle n'a donc qu'un effet secondaire sur les pratiques des Français ?

Disons qu'il existe plusieurs leviers. Citons les progrès technologiques, qui ont rendu plus acces-

sibles certaines pratiques : dans le cas de la musique, le matériel n'a cessé d'évoluer, il est devenu moins coûteux et plus mobile. En résumé, on est passé de la chaîne hi-fi dans les années 1970 au MP3 aujourd'hui. Autre facteur émancipateur : la palette des disciplines s'est élargie. Et l'on sait que l'intérêt pour la culture grandit avec la diversité des offres. Mais cette diversification a sans doute un autre effet : cela a peut-être amoindri le désir d'accéder à la culture dite « institutionnelle ». Une personne qui se passionne pour les arts de la rue ou le nouveau cirque n'éprouvera peut-être pas le besoin d'aller voir la dernière pièce d'un grand metteur en scène...

La révolution numérique facilite l'accès aux œuvres. Quel effet a-t-elle sur le désir de culture ?

Internet est un outil formidable pour les amateurs, ceux qui aiment ou pratiquent. Mais pour les autres, le problème de l'accès à la culture reste entier ! On atteint là les limites du discours sur la « révolution numérique », qui pourrait tout changer ou serait à l'origine de ruptures radicales. Il faut nuancer le tableau. L'étude que nous publions aujourd'hui montre qu'un certain nombre de pratiques culturelles avaient déjà évolué avant Internet. Prenons le

cas du téléchargement : depuis les années 1970, la musique est un marqueur fort de la jeunesse ; les jeunes montent des groupes, se sont branchés sur les radios libres dans les années 1980, se sont équipés de baladeurs dans les années 1990, etc. Quand Internet est arrivé, il n'y avait « plus qu'à » appuyer sur le bouton pour récupérer un fichier... De même, le recul du livre ou de la presse quotidienne est bien antérieur à Internet. Je ne cherche pas à minimiser la révolution numérique, mais à lui donner de la profondeur.

A vous écouter, il faut multiplier les grilles de lecture pour appréhender le phénomène...

Pas plus tard que jeudi 5 janvier, une étude de l'Institut national des études démographiques a été rendue publique : de plus en plus de gens vivent seuls... Parce que le temps de la jeunesse s'allonge, que l'on s'installe de plus en plus tard en couple, que l'on divorce plus souvent. Or, on sait que les sorties culturelles sont davantage le fait de personnes célibataires – et tout particulièrement des femmes, dans le domaine de la danse ou du théâtre. Voilà une autre façon de comprendre comment les salles se remplissent. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR CL.F.